

# Jean-Jacques Olier, l'écriture d'un journal spirituel et la relecture d'une expérience.

On ne peut pas dire que le « journal spirituel » soit une pratique fréquente chez les représentants de l'École Française de spiritualité. Bérulle était un homme trop secret pour risquer de laisser quelque trace de sa propre vie spirituelle. D'autre part, ses écrits font preuve d'une objectivité qui s'accommode mal avec le genre littéraire du journal personnel. Il en était un peu de même pour son successeur et disciple Charles de Condren. La vie mouvementée de St Jean Eudes, avec ses multiples déplacements pour la prédication des missions, n'est pas non plus très accordée avec la rédaction de carnets intimes. À plus forte raison, on voit mal un St Vincent de Paul, qui écrivait lui-même très peu (ses écrits sont des notes prises pendant ses entretiens et ses lettres étaient dictées), tenir un journal personnel. Et de fait, chez ceux que nous venons de citer, aucune trace d'un écrit qui serait une relecture des événements de leur vie ou bien l'analyse des états spirituels qu'ils traversaient.

## L'écriture des Mémoires

### *Des souvenirs avant tout spirituels*

L'un d'entre eux cependant a échappé à cette objectivité sereine qui les caractérise dans leur ensemble. Il s'agit de Jean-Jacques Olier (1608-1657), curé de la paroisse de Saint-Sulpice à Paris, fondateur du Séminaire de Saint-Sulpice et de la Compagnie des Prêtres du même nom. Il a en effet écrit, pendant 10 ans, de 1642 à 1652, huit gros volumes qu'on appelle aujourd'hui ses *Mémoires*. Cette dénomination n'est peut-être pas très exacte. Le genre littéraire des *Mémoires* fait habituellement référence à des événements vécus par celui qui les rapporte et qui réfléchit à leur sujet. Bien sûr, cette réflexion peut entraîner son auteur dans une analyse de ses propres réactions intérieures, des sentiments qu'il a éprouvés à l'occasion des événements racontés. Mais celui-ci observe habituellement une certaine réserve. Au XVII<sup>e</sup>, un nombre considérable de *Mémoires* ont été ainsi écrites, qui font aujourd'hui les délices des historiens et qui constituent pour eux des sources inépuisables. Pour ne parler que d'un contemporain et ami d'Olier, Jean Du Ferrier, les *Mémoires* qu'il a rédigés sont une aide précieuse pour obtenir des détails historiques sur les missions qu'il a

prêchées avec Olier, sur la fondation du premier embryon de séminaire à Vaugirard et sur les premières années du Séminaire de Saint-Sulpice. Mais jamais Jean Du Ferrier n'expose sa propre vie intérieure au regard d'un éventuel lecteur. Même s'il ne dédaigne pas de livrer parfois ses sentiments, il ne va pas jusqu'à en faire l'objet de sa réflexion et de son analyse. Il en va tout autrement pour Jean-Jacques Olier. On le voit très peu intéressé par les événements extérieurs. Pas une allusion par exemple, à la mort du roi Louis XIII ou de son ministre Richelieu, alors que, lors de ces événements, il en est au début de l'écriture de ses *Mémoires*. Et dans la suite, il ne sera pas plus prolix sur ce qui marque la société de son temps. Il lui arrive certes de faire allusion à des événements de sa propre vie, mais c'est seulement dans la mesure où il en a besoin pour exposer les grâces dont il est l'objet de la part de Dieu, les moments de conversion qui jalonnent son existence, les découvertes que Dieu lui donne de faire dans son oraison, les états spirituels dans lesquels il est plongé. C'est d'abord de tout cela qu'il cherche la signification pour mieux comprendre la manière dont Dieu l'a conduit et le conduit encore sur le chemin de la sainteté.

L'historien qui est à la recherche de précisions historiques ne tirera donc guère de profit de la lecture, parfois fastidieuse, de cet écrit abondant, à moins qu'il ne soit historien de la spiritualité, et dans ce cas, il disposera d'une mine de renseignements sur l'itinéraire spirituel de Jean-Jacques Olier qu'il pourra retracer avec une réelle sûreté.

Huit gros volumes disions-nous ! Ceci dans la reliure actuelle des autographes, qui date des années 1870. Primitivement, il s'agissait de petits cahiers sur lesquels il écrivait d'une écriture fine, aujourd'hui assez facile à déchiffrer, sans souci de la ponctuation, sans apprêt, dans un style qui laisse souvent à désirer, et qui furent reliés par la suite. Miracle que la plupart des cahiers nous soient parvenus, à l'exception de quelques-uns dont nous avons parfois des résumés ! Mais, manifestement, il ne s'agit pas du tout de la préparation d'un ouvrage spirituel qui aurait pu être destiné à la publication. Le contenu en est trop peu ordonné. Aucune tête de chapitre, quelques dates seulement qui permettent heureusement au lecteur de se repérer un peu.

### ***Une œuvre écrite sur ordre***

Il faut dire que Jean-Jacques Olier n'écrit pas de lui-même, mais sur ordre. Quand il commence l'écriture de ses *Mémoires*, vers mars 1642, il vient tout juste de s'établir à Vaugirard avec quelques compagnons, dans une maison où ils commencent à accueillir des prêtres et des futurs prêtres qui désirent se former au sacerdoce. Dans peu de temps, on va lui proposer de devenir curé de la paroisse de Saint-Sulpice, à Paris, dans le faubourg Saint-Germain. Il y sera rapidement installé. Mais Olier, très vite propulsé curé et fondateur de séminaire, vient en fait de traverser une crise spirituelle très grave, pendant laquelle, confronté à son orgueil (sa « superbe » comme il dit), il a été conduit jusqu'au bord du

désespoir. En pleine dépression spirituelle, il a fait l'expérience de son impuissance et il a peu à peu appris à s'abandonner à Dieu. Définitivement guéri à la fin de l'année 1641, il est devenu libre, libéré de lui-même, et il est prêt à affronter les difficultés qui ne vont pas manquer.

Mais durant sa crise spirituelle, il a perdu son directeur, celui qui l'avait tellement aidé à reconnaître la présence et l'action de l'Esprit-Saint en lui, le Père Charles de Condren, successeur de Bérulle à la tête de l'Oratoire de France. Dans les premiers jours de 1641, donc en plein milieu de sa terrible épreuve, le Père de Condren l'a laissé seul. Olier s'est alors adressé à celui qui était son second confesseur, le Père Picoté, qui deviendra un de ses compagnons à Vaugirard puis à Saint-Sulpice. Mais Olier recherche un nouveau directeur. Dès qu'il arrive à Vaugirard, il demande l'avis du Père Grégoire Tарisse, prieur de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le promoteur de la grande réforme bénédictine de Saint-Maur. Et le Père Grégoire Tарisse lui conseille un moine de l'abbaye, Dom Bataille, procureur de la Congrégation.

C'est lui qui va demander à Olier d'écrire ce qu'on appelle aujourd'hui ses *Mémoires*. On voit bien tout-de-suite que le terme est inadapté. En fait, le nouveau directeur d'Olier lui demande d'abord de mettre sur le papier ce qu'il vient de vivre, sa crise spirituelle et aussi les grandes étapes de sa vie, pour qu'il puisse en parler avec lui et mieux comprendre avec lui comment le Seigneur l'a conduit. C'est du moins l'interprétation la plus vraisemblable qu'on peut faire de cette demande. Dom Bataille veut aider son dirigé en lui demandant de fixer sur le papier ce qu'il a vécu, pour le préciser, s'en rappeler les détails, pour ne rien perdre (ou le moins possible) du travail de Dieu en lui. Et il veut aussi faciliter sa mission de directeur spirituel par une connaissance de son dirigé où il ne sera pas toujours obligé de faire appel à sa propre mémoire ; il aura un texte auquel il pourra se référer et qui sera la matière de ses entretiens avec cet homme qui semble avoir vécu des choses étranges, difficiles à comprendre et à interpréter.

### ***Une manière de se souvenir des grâces reçues***

Les premiers cahiers seront une relecture de son expérience passée, entre autres de sa grande crise spirituelle, mais aussi de son enfance, de sa conversion, de sa découverte de la présence de Dieu et de la place que prennent peu à peu les pauvres dans sa vie, de sa vie apostolique dans les missions, sous la houlette de St Vincent de Paul, de son refus de l'épiscopat à deux reprises, de sa rencontre avec le Père de Condren et de sa découverte avec lui de l'action de l'Esprit-Saint. Tout cela, un peu pêle-mêle, sans beaucoup d'ordre, comme les choses remontent à sa mémoire. Peu à peu, il poursuivra sous la forme du journal quotidien ou presque. C'est surtout alors les grâces qu'il reçoit dans son oraison, les découvertes qu'il y fait, qui deviennent la matière de son écriture en même temps que de son action de grâces.

Nous savons par ailleurs que Dom Bataille procédait ainsi avec d'autres dirigés, par exemple avec Marie Rousseau, cabaretière de son état, mais aussi une mystique très estimée et très consultée dans la paroisse Saint-Sulpice et au-delà, et qui vivait avec Olier dans une grande communion spirituelle. La méthode de relecture de sa vie par l'écriture, que Dom Bataille propose à Olier n'était donc pas réservée à ce dernier. Il est probable qu'il en avait déjà éprouvé les fruits pour d'autres personnes qu'il dirigeait. Cette manière de procéder devait en tout cas convenir assez bien à Olier, si l'on tient compte du nombre de pages qu'il a noircies pendant les quatre années où il a été dirigé par le Père Bataille, mais également après le départ de ce dernier, jusqu'en 1652. Certes, dans les dernières années, les moments où il prend la plume pour noter ce qui le marque dans sa vie spirituelle se font plus rares, plus espacés. Il cesse carrément d'écrire son journal cinq ans avant sa mort. Il est malade, sa vie spirituelle se simplifie aussi et il a moins besoin de l'aide de l'écriture.

A-t-il fait lire à d'autres qu'à son directeur ces pages extrêmement personnelles ? Il envisage de fait à certains moments que ce « journal » puisse servir à d'autres. En tout cas, il ne l'a pas détruit et il l'a laissé entre les mains de ses successeurs. Il ne serait pas impensable que M. de Bretonvilliers dont il était très proche et qu'il préparait depuis longtemps pour lui succéder à la tête de la Compagnie de Saint-Sulpice ait pu en lire quelques cahiers avant même la mort de leur auteur. Mais rien ne le prouve. Bretonvilliers prendra modèle sur celui qui était, non seulement son maître, mais son directeur spirituel ; il écrira lui aussi un imposant journal spirituel, totalement dépouillé de références à ce qui se passait alors dans la société, et uniquement centré sur les fruits intérieurs de son oraison et de ses dévotions, en particulier mariales.

Cette première partie était plutôt descriptive. Elle cherchait à montrer le rôle qu'a pu jouer dans l'itinéraire spirituel d'Olier l'écriture de ses *Mémoires*, à la fois comme moyen de dialogue avec son directeur spirituel et comme moyen personnel de se souvenir des grâces de Dieu dans sa vie et de sa manière d'y répondre. Au fond, les *Mémoires* d'Olier sont une longue action de grâces pour l'œuvre de Dieu dans sa vie. Il ne cesse d'y faire ressortir l'action de l'Esprit-Saint qui travaille au cœur de son existence, qui lui révèle les mystères de Dieu en même temps que son propre péché, lui fait discerner ses chemins et entendre ses invitations.

## **La relecture d'une expérience**

### ***L'expérience d'une crise spirituelle***

Dans une deuxième partie, nous aimerions évoquer un passage précis des *Mémoires*, celui où il retrace sa crise spirituelle des années 1639-1641. Deux raisons nous y invitent : la première est le fait que cette crise spirituelle a été déterminante pour l'avenir personnel d'Olier et pour son œuvre. Olier n'aurait

pu accomplir ce qu'il a réalisé et il ne serait pas aujourd'hui le modèle qu'il est devenu pour ceux qui s'inspirent de lui, s'il n'avait pas traversé cette épreuve et s'il n'en était pas ressorti dans un état de grande liberté spirituelle. La deuxième raison est que le passage des *Mémoires* où Olier relit sa crise se présente d'une manière très structurée et très claire ; ceci montre qu'il a acquis en peu de temps une compréhension remarquable de ce qu'il a vécu. Mais surtout, les moyens de relecture qu'il se donne et les conclusions qu'il tire de sa traversée du désert peuvent nous donner d'utiles indications pour nos relectures d'aujourd'hui.

Rappelons d'abord quelle a été la nature de la crise dont nous avons esquissé une description dans la première partie. Olier a 31 ans ; il est prêtre depuis 6 ans ; il est déjà connu et estimé comme un missionnaire qui ne ménage pas sa peine et obtient des succès incontestables ; le bruit de ses missions en Auvergne est remonté jusqu'à Paris ; il est apprécié comme un prédicateur qui touche les cœurs ; il a déjà été proposé pour deux évêchés ; il a refusé la dernière proposition, au grand dam de sa famille qui envisageait très favorablement sa promotion. C'est un disciple de Vincent de Paul et aussi du deuxième supérieur de l'Oratoire, Charles de Condren, deux hommes « incontournables » à cette époque. Il se donne avec une grande sincérité à son ministère ; il ne manque aucune occasion d'annoncer l'Évangile, et il se fait remarquer par son amour des pauvres. Mais sa vie spirituelle est ternie par ce qu'il appelle sa « superbe », c'est-à-dire une forme de préoccupation de lui-même, une grande sensibilité à son image, et une manière de se rapporter à lui-même ses succès apostoliques. Il aimerait bien en être débarrassé, car son amour de Dieu est profond et sincère. Il est très affecté par ce défaut qui l'empêche, comme il dit, d'« aller droit à Dieu ». Depuis longtemps déjà, il demande à Dieu d'en être libéré. La réponse va venir sous une forme inattendue, beaucoup plus violente qu'il ne pouvait l'imaginer. En raison sans doute d'une fatigue accumulée dans sa vie missionnaire, d'hésitations sur son avenir qui l'inquiètent peut-être plus profondément qu'il n'en a lui-même conscience, il tombe dans une forme de dépression spirituelle qui affecte sa capacité de prêcher, de confesser, de vivre en société. On ne le reconnaît plus et il ne se reconnaît plus lui-même. Deux années d'errance, de la fin de 1639 à la fin de 1641, pendant lesquelles ses amis doutent de lui ; deux années où les tentations de la superbe se font plus insistantes, où sa relation à Dieu est perturbée, où il ne perçoit plus la présence et l'action de l'Esprit-Saint en lui. Deux années de sécheresse où Dieu lui paraît l'avoir abandonné, où il se croit damné. Il est au bord du désespoir, réduit à rien, impuissant. Il ne peut même plus parler à personne puisque son directeur, le Père de Condren, est mort au beau milieu de l'épreuve. Et puis, enfin la lumière qui peu à peu se fait jour ; il retrouve la possession de ses moyens, reprend sa place au milieu de son groupe de missionnaires. Mais il n'est plus comme avant, il est libéré de sa superbe, non pas qu'elle ne se manifeste pas encore de temps en temps, mais elle n'est plus un obstacle à son avancée spirituelle ni à son ministère. Il se sent libre de lui-même.

## ***L'analyse de la crise***

Que s'est-il donc passé ? Quand il relit cette longue crise quelques mois plus tard, il commence par décrire l'état dans lequel il se trouvait pendant ces deux années obscures et l'état où il se trouve maintenant : contraste étonnant entre son incapacité à trouver ses mots et la clarté actuelle de son esprit, ses incertitudes et ses « bégaiements » et la simplicité de sa parole, ses repliements sur lui-même et son ouverture à Dieu et aux autres. Et comme il n'a rien fait qui puisse justifier sa « sortie de crise », il en conclut que c'est l'Esprit de Dieu qui a agi en lui et qui l'a transformé. Aucune autre explication possible. Par lui-même, il n'était plus bon à rien. Il ne peut plus s'attribuer à lui-même ce qu'il fait maintenant de bien (ce qui est le propre de la superbe). C'est l'Esprit qui travaille en lui.

Pour l'instant, il ne semble même pas chercher à comprendre. C'est une pure grâce. Et le contraste est si grand entre ce qu'il vivait alors et ce qu'il vit maintenant qu'il emploie des expressions exagérées, comme si l'Esprit de Dieu avait pris purement et simplement la place de son esprit humain. C'est alors qu'après avoir décrit son expérience, il la confronte à l'Écriture, et là, grâce aux textes de St Paul où il apprend, comme il dit, « la distinction de l'esprit et de la chair », il peut nuancer ses expressions précédentes. L'Esprit-Saint agit en lui et le transforme, mais il demeure bien le sujet de ses actes ; l'Esprit ne prend pas la place de son esprit, mais il le pénètre pour que maintenant, lui Olier, agisse dans et par l'Esprit-Saint. Avant il était encore un homme charnel, incapable de s'orienter vers Dieu par ses propres forces, retenu par le péché, maintenant il vit sous la mouvance de l'Esprit, même s'il est toujours soumis aux tentations et s'il doit toujours veiller à ce que l'homme charnel ne reprenne pas le dessus. Par lui-même certes, il ne peut rien, mais par l'Esprit-Saint, il peut beaucoup.

Et c'est justement par cette présence active de l'Esprit en lui qu'il va pouvoir d'abord renoncer à occuper dans l'Église une charge épiscopale, accepter de devenir curé de la paroisse de Saint-Sulpice qui est une paroisse de faubourg, indigne comme on dit alors d'une « personne de condition », et à partir de là se lancer dans son œuvre majeure, la formation des prêtres. Grâce à cette liberté reçue de l'Esprit, il peut se détacher de toute la pression sociale et dire à son époque qu'il est beau et bon d'être pasteur d'âmes, quelles que soient les conditions dans lesquelles on exerce le pastoral, parce que toute personne humaine a devant Dieu la même valeur.

## ***Des enseignements pour la vie spirituelle***

Olier, dans sa relecture, ne dit rien de tout cela, c'est-à-dire de la tournure que va prendre sa vie, puisque celle-ci est seulement en train de prendre forme. Par contre, dans le texte que nous évoquons ici, il tire de son expérience



des enseignements fort intéressants pour la vie spirituelle, enseignements qu'il a déjà commencé à mettre en œuvre pour lui-même et, nous dit-il, pour les autres. On peut les résumer de la manière suivante : le cœur humain, mais aussi l'esprit du mal ont des manières très subtiles de nous faire échapper au travail de l'Esprit-Saint en nous. La manière la plus fréquente et la plus ordinaire, c'est d'introduire en nous la conviction que, pour une part au moins, nous pouvons nous en tirer par nous-mêmes. Nous aimerions tant avoir part à notre libération, au moins un peu, pour arriver devant Dieu en étant à peu près présentables. Or nous sommes pauvres et misérables, et nous voudrions faire une partie du chemin tout seuls. Alors, nous nous analysons, nous nous épiluchons, comme dit encore Olier, en croyant que nous allons résoudre ainsi notre problème. Or il n'en est rien : « ...il ne faut pas tant s'amuser à soi-même comme prétendant nous purifier absolument ». Nous n'y arriverons pas par nos propres forces. Il faut s'abandonner à Dieu, reconnaître devant lui notre misère, notre pauvreté spirituelle ; c'est ainsi seulement que nous permettrons à l'Esprit-Saint de travailler en nous. La seule chose que nous ayons à faire, c'est de consentir à être misérable, à donner à Dieu ce que nous sommes et à nous offrir ainsi à sa miséricorde. C'est alors seulement qu'il pourra commencer en nous son travail de libération. Il nous demandera certes notre coopération, mais sur la base de ce consentement fondamental.

Nous comprenons ainsi ce qui s'est passé en Olier au moment où il a pu enfin sortir de sa crise : il s'est abandonné à Dieu dans sa misère, il a consenti à être ce qu'il était et à ne pouvoir s'en sortir seul. Alors Dieu lui a fait miséricorde.

L'esprit du mal a une autre manière de freiner en nous ce travail de l'Esprit : c'est de nous faire croire, alors que nous sommes un peu avancés dans la vie spirituelle, que nous serions des personnes « très bien ». Nous nous admirons alors nous-mêmes au lieu de rendre grâces à Dieu du travail qu'il réalise en nous, et nous constatons, lorsque nous en prenons conscience que nous sommes loin d'être parvenus à l'humilité, qui est le seul fondement sur lequel peut se bâtir la vie spirituelle.

Ainsi se déploie la relecture de son épreuve à laquelle procède Jean-Jacques Olier dans ce texte : une mise à plat de la situation la plus objective possible, une confrontation avec l'Écriture, la recherche des enseignements qu'il tire de ce regard porté sur cette période de sa vie. Regard porté évidemment sous le regard de Dieu lui-même dans la soumission à l'Esprit et par la médiation de l'Écriture. C'est un chemin sur lequel nous pouvons le suivre sans crainte.

Père Bernard PITAUD  
Compagnie des Prêtres de Saint Sulpice (Paris)